

de Brest s'est toujours acquitté de son mandat avec un talent auquel ses adversaires eux-mêmes se sont vus forcés de rendre hommage. Bref, pour résumer cette courte notice, on peut dire que rarement, depuis le commencement du siècle, la chaire chrétienne et la tribune française ont entendu une éloquence aussi ferme et une logique aussi irréfutable.

Il est mort sur la brèche, comme les braves. Le 15 décembre 1891, alors qu'il avait déjà la mort sur les lèvres, il prononçait encore à la Chambre un vigoureux discours. Le samedi 19, il se traînait à la cathédrale pour ordonner 23 prêtres, 9 diacres, 5 minorés et 29 tonsurés. A ceux qui voulaient lui épargner la fatigue de cette longue cérémonie : « Non, non, disait-il, j'irais plutôt sur les genoux s'il le fallait. » Le lendemain, dimanche, il tomba comme foudroyé par le mal; et le lundi, vers midi, en poussant un grand cri de délivrance, il exhala son dernier souffle. Il pouvait dire, comme l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me donnera. »

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR L'ATTENTE D'UN LIBÉRATEUR

PARMI LES NATIONS

Messieurs,

Le saint vieillard Jacob, se voyant près de mourir, appela ses enfants autour de lui et leur dit : « Je vais me réunir à mon peuple, assemblez-vous afin que j'annonce ce qui doit vous arriver dans les derniers jours. » Puis, après leur avoir dévoilé à chacun son avenir et sa destinée, Israël, se tournant vers Juda, prononça sur la tête de son fils ces mémorables paroles : « Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente de nations : *Et ipse erit expectatio gentium* (1). »

(1) Genèse, XLIX, I, 10.

Or, Messieurs, est-il bien vrai que les nations aient attendu le libérateur prédit par Jacob? Et si, comme on ne saurait le contester, la promesse d'un rédempteur s'est développée d'Adam à Abraham, d'Abraham à Moïse, peut-on dire également qu'elle soit devenue pour l'Univers entier un souvenir et une espérance? Telle est la question que je me propose de résoudre dans ce discours.

Avant d'interroger l'ancien monde sur ses souvenirs et sur ses espérances, il faut que nous sachions d'abord où se trouvaient ses grandes zones territoriales et ses grandes lignées historiques. Car si nous négligions de consulter les principaux organes du passé, nous risquerions fort de n'interroger qu'une cendre muette, des ruines sans nom et sans voix. Eh bien! Messieurs, où l'ancien monde a-t-il vécu? quels ont été les moments solennels de sa vie, les plus vastes théâtres de son activité et les foyers les plus lumineux de sa civilisation? C'est ce qu'il nous importe d'étudier, afin d'apprendre par là si le monde païen a été réellement un monde d'espérance et de désir.

Le premier théâtre de l'activité humaine a été l'Orient. Rien de plus naturel; car

l'Orient a servi de berceau à l'humanité, et, par conséquent, c'est aux bords de ses grands fleuves, au pied de ses hautes montagnes, sur la surface de son vaste plateau et au sein de ses vallées profondes, que les hommes ont dû tout d'abord établir leur siège et fixer leur séjour. Et quand j'ai dit l'Orient, j'ai nommé Memphis et Babylone, Ninive et Tyr; j'ai nommé Sémiramis, Sésostris, Cyrus, quelque chose de grave et d'immobile, de mystérieux comme les forêts de l'Inde, de colossal comme les pyramides de Thèbes, d'énigmatique comme les statues de l'Égypte; il y a un reflet de l'infini en tout cela; le ciel y semble plus proche de la terre, le sentiment de la divinité paraît y absorber l'idée de l'humanité. On dirait le calme de la solitude et le silence de la contemplation. Voilà l'Orient! Et nous, hommes de l'Occident, nous, enfants d'une civilisation différente, chaque fois qu'il nous arrive de toucher par la pensée ou par la parole à cette terre sacrée de l'Orient, il semble qu'au contact de tant de majesté unie à tant de charmes, notre cœur ait tressailli d'enthousiasme et qu'un souffle de feu, traversant notre âme, la transporte et l'embrase.

Mais là, Messieurs, ne devait pas se borner l'activité de l'ancien monde. L'Orient n'avait été qu'une face de l'humanité. A côté de cette force d'inertie, de cette effrayante immobilité, de cette grandeur informe, il fallait le mouvement de l'esprit, les règles de l'art, le fini du détail, la perfection des œuvres. Un jour vint où cet antique foyer s'éteignit dans les ténèbres, où les Pharaons descendirent lentement dans leur tombe, où l'Inde se replia silencieuse au fond de ses sanctuaires, où la pourpre du grand roi s'en alla par lambeaux couvrir les épaules de quelques satrapes parvenus, où Ninive s'affaissa sur elle-même et où Persépolis n'offrit plus que des ruines. Que s'était-il passé? Quelques fugitifs, s'échappant des flancs de l'Asie, avaient abordé sur une terre moitié orientale, moitié occidentale, et, là, ils avaient demandé aux richesses du sol, aux flots de la mer et aux ressources de leur génie, un nouvel Orient, une seconde civilisation. Des bords du Tigre et de l'Euphrate, l'ancien monde descendit vers les plaines de Marathon et sur les rives de l'Eurotas. Sparte et Athènes étaient devenues l'arbitre de ses destinées. Et si vous trouviez que

j'ai fait trop d'honneur à ce petit État en le nommant la deuxième puissance historique de l'ancien monde, je vous dirais : Recueillez quelques-unes de mes paroles, cherchez-en la racine, vous y trouverez la Grèce et son harmonieux idiome. Que si vous doutiez encore, j'ajouterais : Regardez les murs de ce temple; chaque colonne semble porter dans les airs, avec le nom de la Grèce, le souvenir de son génie.

Et maintenant, qu'ai-je besoin de nommer la troisième puissance historique de l'ancien monde? Vous l'avez devinée, Messieurs, et c'est là tout ensemble un avantage et un inconvénient pour ma parole d'être devancée par vos souvenirs. Vous avez fait quelques pas vers l'Occident, en laissant derrière vous l'Orient et la Grèce, la plus haute puissance religieuse et la plus haute puissance intellectuelle de l'antiquité; vous cherchez en ce moment la plus haute puissance sociale, et avec raison, car le pouvoir, la science et la religion, c'est toute l'humanité. Vous cherchez, dis-je, la plus grande force sociale de l'ancien monde. Vous voilà sur les bords du Tibre, n'allez pas plus loin : là, entre sept collines, Dieu plaça le siège de l'unité so-

ciale. Il prit un peuple et, lui donnant en main le glaive des batailles, il lui dit : Etends cette épée, et lorsqu'elle rencontrera pour obstacles les limites du monde, tu la remettras dans le fourreau, car ta mission sera terminée. Je ne demande pas en ce moment pourquoi Dieu lui dit cela, ce n'est pas mon sujet, je l'expliquerai plus tard. Nous sommes à rechercher les trois grandes puissances historiques de l'ancien monde. Partis de l'Orient, nous avons touché au rivage des Hellènes, et de là, au peuple romain; or, quand on a rencontré sur son chemin le peuple romain, on revient sur ses pas ou, du moins, l'on s'arrête, comme devant ces colonnes fameuses qui marquaient la limite du vieux monde; car, au-delà du peuple romain, il n'y a plus que Dieu et l'Évangile, Jésus-Christ et l'Église.

Nous connaissons à présent les principaux organes du monde historique qu'il nous faudra consulter, pour savoir si l'humanité a vécu dans l'attente d'un libérateur : c'est la plus haute puissance religieuse, la plus haute puissance intellectuelle et la plus haute puissance sociale du monde païen. Mais il nous servirait peu de savoir que nous devons

nous adresser à l'Orient, à la Grèce et à Rome, si nous ne cherchions également dans quel ordre d'idées Rome, la Grèce et l'Orient ont déposé cette commune espérance. Évidemment, Messieurs, ce ne pouvait être que dans l'ordre des idées religieuses, car l'attente d'un libérateur ou l'idée messianique ne se rattache qu'à cet ordre. Or, les idées religieuses de l'antiquité païenne ne pouvaient provenir que d'une double source : elles étaient transmises par le témoignage, c'est-à-dire par la tradition; ou bien elles étaient acquises par le libre effort de l'esprit, c'est-à-dire par la philosophie. C'est donc à la tradition et à la philosophie de nous apprendre si le monde païen était un monde d'espérance et de désir.

Or, Messieurs, supposons un moment que l'idée messianique ait été confiée au canal de la tradition chez les anciens peuples : sous quelle forme est-il probable que nous puissions l'y retrouver? Est-ce sous la forme d'une idée claire et précise? Je ne le pense pas. Aucune notion religieuse ne se présente dans l'antiquité païenne avec ce caractère de précision et de clarté. Voyez ce qui arrive quand le soleil s'éloigne de nous. D'abord,

les objets se mêlent et se confondent, leur contour s'efface, leurs traits s'altèrent; puis ils perdent leur couleur; bientôt ce n'est plus qu'une masse confuse, où l'œil démêle à peine quelques saillies ou quelques arêtes. Il a dû en être ainsi de l'attente du libérateur ou de l'idée messianique. A mesure qu'elle s'engageait dans les ténèbres de l'antiquité, s'éloignant ainsi de la lumière primitive, elle a dû perdre quelques-uns de ses éléments, pour en emprunter de nouveaux jusqu'à se transformer entièrement. Car telle est la destinée de toute idée religieuse livrée au caprice de l'homme : c'est une image dont le temps efface quelques traits, à laquelle l'ignorance en ajoute d'autres, et que les passions achèvent de défigurer. Et ainsi, sous la triple action du temps, de l'ignorance et des passions, l'idée religieuse subit la triple injure de la mutilation, du mélange et du changement. Telle a dû être également la destinée de l'idée messianique : hormis l'un ou l'autre État, au sein duquel Dieu lui-même se sera chargé de la conserver intacte et pure, elle devra se ressentir partout ailleurs des outrages du temps, de l'ignorance et des passions, c'est-à-dire s'altérer,

se corrompre et se transformer. Or, Messieurs, qu'est-ce qu'un fait, qu'est ce qu'une idée religieuse altérée, corrompue et transformée? Qu'est-ce qu'une tradition religieuse chargée de pareilles idées jointes à des faits de ce genre? C'est une mythologie ou un ensemble de mythes; de même qu'un fait, une idée religieuse ainsi altérée, corrompue et transformée, s'appelle un mythe. Si donc l'idée messianique existe au fond de la tradition des peuples païens, nous devons l'y trouver sous la forme d'un mythe. Et, comme les traditions de ce peuple se résument dans celles de l'Orient, de la Grèce et de Rome, il faut que nous cherchions l'idée messianique dans le mythe oriental, dans le mythe hellénique et dans le mythe occidental ou romain; comme aussi, pour savoir si la philosophie ancienne a témoigné en faveur de cette croyance universelle, l'ordre des temps exige que nous interroguions la science orientale, la science hellénique et la science occidentale ou romaine.

Avant d'aborder l'examen rapide de ce triple mythe et de cette triple science, je crains, Messieurs, que vous ne soyez trop frappés de la diversité de leurs caractères.

S'il en était ainsi, je vous ferais observer que c'est là une chose toute simple et toute naturelle. L'erreur est un rayon brisé de la vérité; mais ce rayon peut se briser en mille sens divers. En traversant le vieux monde, l'idée messianique devait se modifier suivant l'esprit des temps et le génie des peuples. C'est un mirage qui reflète telle époque, tel pays; mais le mirage qui réfléchit les belles plaines de la Syrie ne ressemble pas à celui qui répète les déserts arides de l'Afrique. C'est pourquoi l'idée messianique, en passant par le mythe oriental, par le mythe hellénique et par le mythe occidental, a dû recevoir l'empreinte des habitudes dogmatiques de l'Orient, de l'esprit philosophique de la Grèce et du génie politique de Rome, et, par conséquent, se présenter à nous sous des aspects divers et avec les couleurs les plus variées.

Toutefois, Messieurs, malgré la variété des formes, l'idée messianique, enveloppée dans ce triple mythe, a dû conserver partout l'identité du fond, sinon nous ne pourrions plus la constater. Or, le fond de l'idée messianique se compose d'un double élément : c'est à la fois un souvenir et une espérance.

C'est un souvenir, car elle n'a sa raison d'être que dans un fait passé; c'est une espérance, car elle n'a son terme que dans un événement futur. C'est le souvenir d'une grande ruine et l'espérance d'une grande réparation; le souvenir d'une grande faute et l'espérance d'une grande expiation; le souvenir d'une grande peine et l'espérance d'une grande consolation. Conséquemment, partout où l'idée messianique pourra nous apparaître, elle devra se montrer à nous revêtue de ce double caractère, c'est-à-dire comme une espérance et comme un souvenir.

Cela posé, Messieurs, cherchons ce double élément dans le mythe oriental, dans le mythe hellénique et dans le mythe occidental. Et, d'abord, qu'est devenue l'idée messianique dans le mythe oriental? L'Orient, cette terre des grands souvenirs, ce pôle de l'espérance des peuples, devait naturellement reproduire l'idée messianique avec plus de fidélité et lui conserver davantage les proportions de l'infini. Aussi, dans le mythe oriental, c'est une opération de l'infini dans le fini, de la divinité dans l'humanité, une théophanie proprement dite ou une incar-